

SACREES FEMMES !

Les femmes et le catholicisme

Lorsque l'on envisage le rôle de la femme dans la religion catholique, on a tendance à réduire la problématique à la question de l'accès à l'ordination. Le débat adopte alors un langage de pouvoir ou de non pouvoir dans l'institution. Or, on oublie qu'il existe des christianismes. Ceux-ci sont influencés par la culture. A chaque époque, le christianisme a intégré dans ses structures et ses formes des attitudes et comportements liés à ceux de la société. Si la religion chrétienne a eu des discours durs vis à vis de la femme, c'est entre autre parce qu'elle était influencée par la société juive et romaine, des sociétés patriarcales qui prônaient une inégalité naturelle de la femme. L'exclusion quasi totale des femmes de la vie publique vient d'une règle qui a traversé les sociétés antique, médiévale et moderne et, sauf rares exceptions; elle a été transposée dans la structure ecclésiastique.

La brève analyse proposée par Florence HOSTEAU, théologienne, se situe dans un christianisme ancré dans la post-modernité qui essaye d'intégrer les acquis des sciences humaines et qui habite son identité dans une société plurielle et démocratique. Trois processus sont incontournables pour penser les femmes et le catholicisme aujourd'hui¹.

Un processus d'émancipation dans une logique démocratique

Le processus d'émancipation des femmes en occident a permis l'accès des femmes à des professions jusqu'ici réservées aux hommes. La femme est de plus en plus présente activement dans la sphère publique. Dans ce mouvement, il faut souligner l'importance de l'accès à la pilule contraceptive qui fut une grande révolution et une avancée dans la perception de la femme, devenue maîtresse de sa fécondité et de son corps. La femme n'est plus réduite à sa fonction de génitrice et de mère. Sur ce point, l'Eglise catholique n'a pas voulu évoluer en réaffirmant, à travers l'encyclique *Humanae Vitae* en 1968, l'interdiction des moyens contraceptifs. Elle a freiné le processus de reconnaissance de la femme comme femme et l'a ramenée à sa fonction de génitrice et de mère. Mais du chemin est aussi encore à parcourir dans la société civile. Par exemple : devant l'embauche, homme et femme ne sont pas encore égaux. Certaines aux Etats-Unis, voulant gommer cette inégalité, se sont fait enlever l'utérus. Cet acte notifié dans leur CV permet de rassurer l'employeur et de lui confirmer leur ambition professionnelle. Malgré ces aspects plus négatifs, il y a dans la société civile en général une volonté de chercher une égalité entre homme et femme.

¹ Analyse présentée à la Commission « sens, Vie, Foi » de l'ACRF dans le cadre de sa réflexion sur les liens entre femmes, autonomie et religions .

Face à ce courant, comment se situe le christianisme?

Dans la Bible, au premier chapitre de la Genèse (1, 27) il est écrit: « Dieu fit l'humain à son image ; à son image il le créa : mâle et femelle il les créa ». L'homme et la femme sont mis sur le même pied d'égalité. Le rapport demandé entre l'homme et la femme, s'ils souhaitent vivre heureux ensemble, est un refus d'écraser l'autre, un respect des distances... Dans le deuxième récit, *adam* signifie « humain indifférencié ». L'humain se différencie en masculin grâce à la relation qu'il a avec la « vivante » Eve. Dans les Evangiles, les femmes sont honorées, valorisées, rendues à elles-mêmes par Jésus. Même dans la polémique paulinienne, on peut y voir la signature de la fin des rapports de supériorité de l'homme sur la femme. Dans l'épître aux Galates, la proposition : « *Il n'y a plus ni hommes, ni femmes...* » (Gal 3, 28) signe non pas l'affirmation de l'indifférenciation mais un rapport d'égalité entre homme et femme.

Au niveau du discours, les instances de l'Eglise catholique officielle défendent l'égalité de tous les êtres humains. On peut le voir à travers le rite commun du baptême par lequel l'homme et la femme entrent dans l'Eglise. Cependant, certaines attitudes et positions sont en contradictions avec leur discours. Le refus de l'accès aux femmes à l'ordination sacerdotale en est un exemple. Si des responsabilités sont données aux femmes, elles le sont toujours sous la tutelle d'un homme, ecclésiastique de préférence. L'argumentation de la hiérarchie est d'affirmer que la femme est égale de l'homme en « dignité ». Mais sans cesse, elle insiste sur le fait que la femme a une vocation particulière qui découle de sa *nature* laquelle se définit par la maternité à laquelle peut se substituer la virginité consacrée. L'Eglise reconnaît donc et encourage la participation active de la femme à la vie sociale et ecclésiale mais dans ces limites-là !

Face à cette ambigüité, une question doit se poser : « Quelle est la pertinence de ce type de discours et de pratiques dans une société comme l'Union européenne qui inscrit à tous ces échelons de pouvoir la nécessité de promouvoir structurellement le principe de l'égalité entre les femmes et les hommes ?

Un processus de sécularisation et de désacralisation

Le processus de sécularisation et de désacralisation ne veut pas dire la fin de la religion mais plutôt la sortie de la religion. La religion catholique n'est plus l'unique code de sens qui régit la société occidentale. La sécularisation entraîne une laïcisation de la société, une perte de l'emprise des institutions religieuses et surtout une recomposition du champ religieux. Ces deux processus de sécularisation et désacralisation sont en continuité avec l'essence même de la religion chrétienne qu'est l'incarnation. Dieu s'est fait homme, un être fini dans lequel il y a à la fois dissolution de sa transcendance et affirmation de celle-ci. C'est parce que Dieu est capable de l'être humain que sa divinité s'accomplit.

C'est dans ce monde sécularisé et désacralisé qu'il faut penser à nouveaux frais les rapports entre hommes et femmes. C'est ici que réside un problème. La religion catholique fonctionne encore avec la bipolarité sacré/profane. Or la logique de l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ abolit cette distinction. Dieu a abandonné ses caractères transcendants et sacrés pour se faire un être humain. L'évangile même nous invite à penser son message au-delà du sacré, de l'ecclésial et du sacramentel. Dans ce sens, le christianisme pourrait retrouver une vocation laïque (c'est-à-dire universelle) qui la conduirait à n'être pas une religion parmi d'autres mais un ferment pour un dialogue interculturel et interconvictionnel. G. VATTIMO (2004) avance ainsi l'idée d'un christianisme « promoteur d'espaces de liberté pour le dialogue entre religions, visions du monde, orientations idéologiques et cultures différentes ... ».

En jouant avec cette bipolarité sacré/profane, l'institution catholique entretient un rapport ambigu à la femme. Elle sacralise l'image de la femme comme mère ou vierge, pour mieux la mettre à distance et la maîtriser c'est-à-dire la chosifier. Cette conception de la femme permet de la penser comme abstraite et intemporelle. Et c'est là que c'est ambigu, elle la sacralise mais lui refuse l'accès au domaine « du sacré » :

l'ordination sacerdotale et l'administration des sacrements qui en découle. La femme a accès à pas mal de chose : l'enseignement théologique dans les facultés, même les séminaires... mais pas au domaine dit sacré contrairement aux églises protestantes et anglicanes qui pratiquent des ordinations de femmes comme pasteurs et comme évêques, et dans le judaïsme libéral où l'on accepte des femmes « rabbins ».

Or nous ne pouvons plus, comme le fait l'Eglise catholique, penser « la » femme uniquement en termes de « mère » ou de « vierge » (les deux états sacrés de la femme). Cessons de définir la femme par son sexe !

Un processus de pluralisation de la société

La culture véhicule de multiples valeurs parfois même contradictoires : parmi les valeurs, il y a celles du corps et de la sexualité comme faisant partie du développement spirituel de la personne. Le rapport religion-femme doit être pensé à travers cette nouvelle perception de la sexualité. Influencé par la culture juive et païenne, le christianisme dans son ensemble a été pétri par un mépris de la chair et surtout de la sexualité, dont la femme représentait le symbole et le lieu.

Il faut donc repenser ce rapport religion et femme dans cette revalorisation du corps et de la sexualité comme étant constitutif du développement du potentiel humain.

Conclusion

Pour une plus grande cohérence entre les discours et les pratiques de l'institution catholique, n'y aurait-il pas des pistes à explorer du côté des peurs ? Derrière sa volonté de freiner à certains niveaux l'égalité entre homme et femme ne se cacherait-il pas une triple peur :

- peur de l'autre, de la femme perçue comme étrangère à soi. Peur d'être visité par un *étranger* ;
- peur de partager le pouvoir, de ne plus considérer la différence en termes hiérarchiques. Peur de perdre le contrôle, parce que peur de *l'incertitude* ;
- peur d'être remis en question, de ne plus savoir qui on est en tant qu'homme. Peur de perdre son identité et donc de « mourir ».

A ce niveau, la question de l'accès des femmes à la prêtrise n'est pas la vraie question à poser. Une autre est plus capitale : « Quel visage l'Eglise catholique offre-t-elle ? » L'Eglise structurée par cette triple peur empêche la rencontre de l'étranger par peur de l'incertitude liée à une telle rencontre qui pourrait aller jusqu'à la bouleverser et à la « retourner » et, ainsi, lui révéler son rapport à l'humanité et à Dieu. Dans une telle Eglise qui anesthésie sa capacité de rencontre, qu'est-ce donc être prêtre ? Ne faut-il pas continuer le mouvement d'incarnation afin que le peuple de Dieu puisse réellement rencontrer et vivre sa fonction sacerdotale, prophétique et royale : tous les baptisés ne sont-ils pas, comme le dit le Concile Vatican II, « prêtres, prophètes et rois » ? Et qu'au sein de ce peuple soit élu démocratiquement animateur ou responsable de communauté pour un temps déterminé, homme et femme ? Dans ce sens, on tendrait vers plus d'égalité dans une communion. Cette égalité ne gomme pas les différences entre hommes et femmes mais elle refuse qu'une hiérarchie soit fondée sur elles.

Florence Hosteau
Théologienne

Bibliographie

J.-M. AUBERT, *L'exil féminin. Antiféminisme et christianisme*, Paris, Cerf, 1988.

R. GRYSON, *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, Gembloux, Duculot, 1972.

E. SCHÜSSLER-FIORENZA, *En mémoire d'elle : Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*, Paris, Cerf, 1986.

M. TONUS, *Miroirs d'Eve*, Paris, L'harmattan, 2002.

G. VATTIMO, *Après la chrétienté. Pour un christianisme non religieux*, France, Calmann-Lévy, 2004.

A. WENIN, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain : Lecture de Genèse 1,1-12,4*, Paris, Cerf, 2007.

**L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie
soient diffusées et reproduites ;
n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.**

Avec le soutien de

